

## FAUT-IL AVOIR PEUR DE LA TECHNIQUE ?

Qui pourrait aujourd'hui se passer entièrement d'un moyen de transport mécanique? Qui pourrait se passer de sa voiture, de sa bicyclette, du bus ou du métro pour se rendre sur son lieu de travail? Alors qu'on sait que la réalisation de simples patin à roulettes relève de techniques variées et élaborées, de plans précis, un savoir faire, ou simplement toute l'organisation nécessaire d'une chaîne de montage, la technique, son utilité et sa réalité ne semblent pouvoir être mis en doute.

Si donc la technique peut apparaître utile ou dangereuse, la technique est-elle une nécessité que l'on peut renier ou tenter de comprendre (par une compréhension des puissances) ? Si l'on peut avoir peur de la technique, ne peut-on faire de cette peur un devoir (un « il faut ») conscient des puissances ou des risques qu'il peut engendrer ?

Nous montrerons qu'il y a sans doute plusieurs façons, plusieurs raisons, plusieurs modes, une pluralité de sens « d'une peur de la technique ». Ce sera sans doute de cette pluralité de sens que l'on pourra comprendre un devoir de peur de la technique, en tant que cette pluralité interroge le rapport principalement uniforme (et peut être idéologique) de l'homme à la technique.

\*\*\*

On pourrait essayer de répondre, dans un premier moment, et de façon spontanée: il ne faut pas avoir peur de la technique. Après tout, la technique, par la mise en oeuvre variée des outils et des machines, semble épargner à l'homme des difficultés journalières. Le simple fait, le simple plaisir de prendre sa voiture relève en fait d'une série d'actions et de productions techniques préalables, comme la fonte de l'acier, la mise en oeuvre d'ouvriers qualifiés, la chaîne de montage et sa robotisation bien réglée.

Les multiples des techniques rendent plus fiables les voitures, les rendent moins chères... La technique donc, par le pouvoir de réalisation des machines, semble mener l'homme vers un progrès (dont on sait qu'il peut être infini), vers une sorte de bien-être dans une pleine possession par l'homme des différentes techniques (de moyens techniques). De plus, la technique se réalise bien souvent, de façon dynamique, en dépassant les individus et les groupes. Celle-ci anime un certain devenir sans pour autant en faire un avenir certain : cette volonté de la technique n'est pas une conscience lucide mais un agent historique non subjectif. Ainsi, la technique apparaît comme un ferment, comme un moteur, comme un pari, comme un agent d'instabilité. Dès lors la technique nous semble l'utilisation de moyens autant que la génération et la production d'effets : effets proches ou lointains, attendus et inattendus. Cet idéal d'auto-génération de la technique se réalisant sans connaissance des fins, c'est-à-dire des fins (buts) qui orientent les moyens, et sans connaissance de la fin (comme terme du processus temporel).

Ne peut-on voir, dans la mécanique cartésienne la réalisation de la technique (dans le premier sens), d'acquisition toujours nouvelle de techniques de fabrication et d'agencement? On pourrait lire Descartes en montrant, à la fois dans le *Discours de la méthode* V et VI ou encore dans les *Principes de la philosophie*, Art. 203, que l'homme se réalise par la technique, par la voie de la mécanique. Ne pas avoir peur de la technique, de la compréhension mécanique de notre monde humain (par tuyaux et ressorts), c'est peut-être une première leçon qu'on pourrait tirer de Descartes. N'est-ce pas aussi dans le *Premier Discours de la dioptrique* que Descartes nous montre que l'invention de la lunette (astronomique) dépend de la technique du polissage des verres et de l'optique. Peu importe que la technique de la lunette aie été découverte par hasard ou fortune, l'important est sa réalisation concrète : grâce à la technique, on voit plus loin, on découvre de nouveaux astres. Il n'y aurait donc aucune inquiétude, aucune crainte, aucune peur à avoir face à la technique.

Pourtant, n'y a-t-il pas, dans une seconde lecture cartésienne, une inquiétude, sinon une interrogation possible envers la technique? Cette interrogation pourrait naître de l'orientation de la technique pour Descartes, orientation qui ne se contente pas de nous aider à vivre mieux, mais qui est toute entière tournée vers la médecine. Etre tourné vers la médecine, vers les conditions de

réalisation du bien vivre, ne pas s'en tenir à une technique simplement opératoire, qui serait orientée vers une accumulation de produits et de besoins, voilà qui interroge sur la finalité de la technique.

S'il n'y a pas de peur de la technique, dans un sens où il faudrait limiter la mécanique qui la rend possible, c'est son orientation vers la médecine qui nous interroge. Descartes présentait-il des abus dans la technique?

\*\*\*

On peut considérer aujourd'hui que cette interrogation sur les limites de la technique peut être poussée (peut-être jusqu'à son paroxysme) dans cette même médecine. Certes d'un certain côté la médecine est bien la mise en oeuvre réelle de techniques mécaniques, dont Descartes avait sans doute mené les premiers pas (les greffes d'organes, la fabrication de pompes cardiaques, de piles...). Mais d'un autre côté, c'est cette même technique, les potentialités inconnues qu'elle recèle, qui pose problème : greffes, congélation, criogénisation, IVG, RU 486, FIV (fécondation in vitro), commercialisation des organes, péri-conception, procréatique (qui agit sur le genome humain). En quoi peut-on avoir peur de la technique? Il se trouve que dans cet exemple de la médecine, c'est un danger éthique qui est posé par l'homme à l'homme de science, et par l'homme à son humanité.

Les greffes d'organes diminuent de jour en jour, les médecins affirment que c'est la famille qui refuse le don. Ce refus du don est peut-être le symptôme d'un refus pour la famille de laisser le défunt dans les mains d'une technique médicale dont ils ignorent les rouages.

Il se trouve ici, que « la peur de la technique » est une peur quasi instinctive, peur devant l'inconnu, devant la puissance inconnue d'un processus qui échappe. Car l'homme peut avoir peur (peur panique, instinctive) devant cette technique qui le rend comme un sorcier dans la nature. Sorcier qui ne connaît pas les conséquences de ses propres manipulations, des ses propres techniques. La peur de la technique est la peur de l'homme face à son pouvoir de transformation de la nature et de sa propre nature.

Le doping des athlètes montre bien qu'on pousse les techniques d'élaboration chimiques et biologiques sans connaître les conséquences à long terme. On voit que la peur de la technique ne tient pas seulement du rapport instrumental de l'homme à la nature, mais de l'homme face à lui-même. La peur de la technique est une peur car la technique est un danger (notamment dans ses résultats sur l'homme, d'où la mise en place de « barrières » comme la bioéthique. La maîtrise du vivant suscite l'urgence de décisions éthiques, parfois des attitudes morales, voire même moralisantes). Destruction des forêts, dégradation de l'environnement. Il faudrait donc dire non à la technique et opter pour un oui à la nature. Sauver la nature, ce serait éliminer tous les facteurs objectifs de risque, nucléaire, transport d'hydrocarbures, les industries polluantes, les pesticides, les engrais et ) terme le productivisme qui caractérise notre système économique. Le salut de la nature passe par une conversion radicale des esprits et des coeurs, l'écologisme devient une vision du monde, un mode de vie. C'est ce qu'affirme en substance Michel Henry dans *La Barbarie*. C'est, chez lui, cette peur éthique devant la technique autorégulatrice, et aussi sans limite du savant-sorcier, qui motive la plus grande prudence devant la technique. Mais ce « non » à la technique et ce « oui » à la nature semble plutôt en rapport à une idéologie écologiste, reposant sur une alliance, sur une symbiose, sur un amour entre les humains, sur un amour partagé des hommes et de la nature. Ce contrat naturel à malheureusement l'aspect de l'utopie : que resterait-il de cette pensée si on la mettait réellement en pratique, si on prenait cet auteur à la lettre? Les vœux pieux ne suffisent pas.

On pourrait comprendre cette peur aussi, chez Bergson, non en tant qu'il serait nécessaire de refuser la technique, mais en tant que la technique appelle quelque chose qui la dépasse. Car ce que montre Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, c'est bien sûr le danger d'un corps démesurément grand, mais c'est surtout un appel à une autre puissance (métaphysique) d'une âme. La technique n'est pas libératrice par elle-même, l'instrumentalisation des choses, se rendre comme maître et possesseur de la nature, se convertit en obstacle à la libération, elle

devient l'instrumentalisation de l'homme. Une instance métaphysique forte est attendue contre cette instrumentalisation excessive.

On n'a donc pas peur sans raison, et parce que la science n'est ni morale ni limitée dans son essence, l'humanité aurait pour tâche de réguler et stopper, le cas échéant l'irrégularité.

\*\*\*

On voit donc que la peur de la technique peut bien exister et être revendiquée au nom d'une éthique (bioéthique, écologie), mais cette peur ne semble se résoudre que dans un refus total et sans appel. Peut-on penser sérieusement refuser la technique médicale et son possible progrès sur la base et les interdictions éthiques? En voulant supprimer les dangers et les douleurs d'une technique autorégulatrice ou autonome, on courrait des risques et des douleurs plus grands.

Ce que peut montrer la réflexion de Bergson, c'est que la peur de la technique est bien quelque chose de réel, mais qu'elle ne passe pas par un refus catégorique et éthique, mais par le développement d'une autre puissance (qui doit légiférer); à savoir l'esprit ou l'âme. La peur de la technique n'est plus une peur « panique », elle est une peur qui se comprend comme processus psychologique sur la base de données plus ou moins nécessaires de la société.

La peur de la technique est plutôt donc, dans un deuxième temps, une inquiétude devant nos propres potentialités techniques. Mais cette inquiétude se doit de modifier d'autres instances, ou de saisir un rapport de puissances (mieux comprendre pour mieux changer).

Puisqu'il est montré qu'il y a un véritable lien entre la technique et la société (la peur est un symptôme social et psychologique), c'est le rapport des techniques à notre propre peur qu'il s'agit de bouleverser, de révolutionner. La technique change notre mode d'appréhension et de compréhension du monde. Marx montrait même, dans *Misère de la philosophie*, que c'est la technique qui bouleverse l'économie et change par là la distribution sociale. Il ne faut donc pas fermer les yeux sur les processus réels d'auto-organisation de l'homme par une vision trop éthique, trop peureuse du processus technique et matériel. La peur reste une sorte d'inquiétude, inquiétude de l'homme qui, face à la progression des techniques et de leurs conséquences d'aliénations, doit saisir et sans doute dénoncer (et peut-être renverser) les puissances ainsi comprises. La peur de la technique est une inquiétude pour comprendre et saisir la nécessité de techniques qui appartiennent à un processus réel (mais un processus qui est une auto-aliénation de l'homme). Il s'agit alors pour Marx de comprendre cette nécessité de la technique. C'est en cela que réside l'inquiétude, la « peur » devant la technique. Peur de ne pas pouvoir réaliser dans sa visée ce programme de compréhension des puissances réelles.

On a donc vu que la peur de la technique était comme l'inquiétude de l'homme face à lui-même (dans sa dimension éthique), qu'il fallait, sinon maîtriser, comprendre de façon effective. La peur de la technique peut bien apparaître comme la peur de l'homme devant une tâche qu'il lui incombe de faire (lui) sans attendre de providence divine, ni de solution toute faite. C'est sur fond de démesure et de désordre que l'homme doit saisir son rapport à la technique pour se réaliser ou s'accomplir dans un horizon tout-à-fait incertain.

On pourrait trouver un exemple de réalisation technique (sur fond de désordre et de danger total) dans la réalisation technique de la bombe atomique. La possibilité de réaliser, par des moyens techniques précis, la bombe atomique, constitue en soi un risque et une peur maximal, mais en même temps source de paix. La guerre froide est une paix, et si un seul pays détenait à lui seul les moyens technique de faire la bombe, il y aurait un grand risque totalitaire.

Ici, on entrevoit la possibilité d'inverser notre question initiale : on peut bien avoir peur de la technique, mais peur qu'elle ne se réalise pas, qu'elle reste aux mains d'une minorité autoritaire ou despotique. On pourrait développer une conception nécessitariste de la peur, « peur » comme moment nécessaire de réalisation d'une technique qui progresse dialectiquement, par renversement et négation, mais qui ne cesse de progresser. C'est la peur que la technique vienne à manquer et c'est par la technique et ses réalisations (positives et négatives) que l'homme mesure son pouvoir. On pourrait dire que la peur est instinctive et nécessaire, mais la technique se réalise aussi par cette peur (on ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs).

Mais cette conception pose un nouveau problème, n'y a-t-il pas proprement une idéologie à concevoir un équilibre, une loi régulatrice, sous-jacente, ou un devenir. N'y a-t-il pas une dimension idéologique à concevoir la peur de la technique comme moment nécessaire de son élaboration. La peur de la technique n'est-elle pas plutôt cette peur de l'idéologie dominante, d'une technique qui s'autorégulerait, par un équilibre soutenu par une sorte de main invisible?

On voit ici que la peur n'est pas simplement une inquiétude, mais qu'elle est ce mouvement par lequel l'homme questionne son propre rapport au monde. La peur remet en question l'idée selon laquelle la technique s'autoréalise, s'autorégule (comme dans la loi du marché). La peur remet donc en question l'équilibre d'une loi sous-jacente, d'un nomos, d'un négatif nécessaire, stable dans son ensemble. Ce que la peur de la technique questionne véritablement, c'est la simplicité et l'unité avec laquelle l'esprit questionne la technique, n'y voyant que des révolutions nécessaires et progressives, sous forme de stratifications.

Mais la peur de la technique n'est pas encore l'analyse de la technique elle-même, ni son renversement. Il faut plutôt concevoir que la peur de la technique est plutôt le symptôme d'une peur totale, toujours possible. C'est donc en dernière instance, le risque technique d'un effondrement total qui modèle, organise et questionne notre rapport au possible. En ce sens, la technique provoque l'éthique, entendons qu'elle l'interpelle, elle exige d'elle de nouvelles normes. Il ne s'agit plus dès lors de désigner les coupables dans une conception de responsabilisation, mais la technique elle-même donne à penser une responsabilité jusqu'alors impensée : celle des générations futures, qui attendent de moi, de nous, que nous réglions notre agir de façon à ménager pour eux la possibilité de vivre et de bien vivre, humainement. Responsable des hommes à naître ou du nouveau né, j'ai le devoir de mettre tout mon pouvoir au service de leur protection et de leur accueil. Le père de famille et le gouvernant sont les responsables par excellence. Mais, nouveauté de la responsabilité car il s'agit d'une prise de conscience à l'échelle de l'humanité, à l'échelle planétaire.

\*\*\*

Nous avons donc compris la question : « faut-il avoir peur de la technique », sous trois modes différents.

- Le premier mode était de concevoir une peur éthique (celle de M. Henry par exemple) qui, au nom d'abus réels, pouvait recommander, sinon un arrêt brutal de toutes les techniques, du moins leur lent progrès.

- Le deuxième mode était celui d'une peur inquiète qui faisait néanmoins confiance dans l'autorégulation de techniques en admettant parfois un « mal nécessaire ». La peur de la technique était donc nécessaire comme moment de réalisation de la technique, des nécessités bien comprises. Peur, mais dérapage contrôlé, et la technique pouvait dire : « il y a eu plus de peur que de mal »!

- Le troisième mode était une peur non seulement inquiète, mais questionnante. Une peur qui tente de ressaisir les puissances techniques à l'oeuvre dans une société concrète et qui comprend que la technique change le rapport de l'homme à la nature (et à la société). Cette peur s'accompagne aussi du questionnement incessant sur le discours simplificateur et unifiant de la technique elle-même.

Ainsi, nous voyons que ces trois modes, que ces trois voies ne sont pas forcément réductibles les unes aux autres. Pourtant elles ont quelque chose de commun, c'est que la peur (comme la peur instinctive de l'animal) doit motiver l'action (soit le refus, soit un renversement). Cela montre que, de quelque façon qu'on comprenne « la peur de la technique », il devient comme un devoir (un « il faut ») pour l'homme de saisir ce qu'il est dans son mode de production, dans ses formes sociales nécessaires, dans son processus technique et mécanique. Le rôle de cette peur est peut-être de lui faire penser en retour le rôle d'un rapport à la limite. La peur en tant qu'elle touche à l'imagination et aussi à la fiction, nous donne à penser un irréel (un dérapage, une pratique, une idéologie) toujours possible. C'est alors l'irréel qui permet de nous faire penser notre rapport au réel avec, en plus, un pari de l'homme et de la technique comme mesure de toute

chose, à la façon d'un Protagoras. C'est dans le risque total, dans une peur de la technique comme de la mort que l'homme construit un rapport réel et change le monde en se changeant lui-même.